

M. le docteur Henry BONNET, médecin de l'Asile des aliénés de la Meuse (à Fains);

Membre associé étranger : Don Mariano PADILLA, doyen de la Faculté de médecine de Guatemala.

LECTURES.

Sur l'ancienne race égyptienne.

PAR M. PRUNER-BEY.

M. Pruner-Bey termine la lecture de ce travail, qui est renvoyé au comité de publication pour paraître dans les *Mémoires*, et dont nous ne donnons ici qu'un extrait très-sommaire pour l'intelligence de la discussion. L'auteur, étudiant à la fois les figures monumentales et les crânes trouvés dans les tombeaux de l'ancienne Égypte, ramène les anciens habitants de ce pays, ceux qui y existaient avant les conquêtes connues dans l'histoire, à deux types éminemment distincts, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, et dont on retrouve encore quelques spécimens parfaitement purs chez les coptes aussi bien que chez les fellahs. Il désigne ces deux types sous les noms de *type fin* et de *type grossier*. Sans se prononcer définitivement sur l'origine du type grossier, il est disposé à le considérer soit comme celui des premiers occupants du sol, soit comme celui des hommes issus de leur mélange avec la race qui a fourni le type fin. Quant au type fin, c'est, suivant lui, celui de la race à laquelle l'Égypte a dû sa première civilisation, mais il n'est ni aryen ni sémitique, comme on a pu le supposer; il y a bien quelques analogies entre ces crânes du type fin et ceux des peuples aryens ou sémites qui ont conquis l'Égypte, mais ces analogies ne sont pas suffisantes pour donner lieu à des conclusions affirmatives. Ne trouvant du

côté de l'orient que des incertitudes, l'auteur se retourne vers l'occident et compare le type fin avec celui de la race lybique ou berbère; cette fois la ressemblance lui paraît parfaite. Passant alors à l'étude de la linguistique, M. Pruner-Bey compare l'ancienne langue égyptienne d'abord avec les langues aryennes (indo-germaniques), puis avec les langues sémitiques et trouve entre ces trois groupes de langues des différences radicales, tandis que l'étroite parenté de l'ancien copte et des langues berbères lui paraît évidente.

De cette double série de recherches, l'auteur tire la conclusion que la civilisation égyptienne est d'origine berbère, et que le type fin des monuments et des tombeaux est celui de la race berbère.

M. PERIER. Je félicite M. Pruner-Bey d'avoir osé aborder un sujet aussi difficile et d'un aussi grand intérêt. Aucune question n'est plus digne que celle-là de fixer l'attention de notre Société, car il s'agit de déterminer, si c'est possible, l'origine de cette ancienne population d'Égypte qui fonda la première civilisation.

Notre collègue a-t-il réussi à dissiper les incertitudes, et pourrions-nous, en adoptant ses conclusions, écrire enfin la première page de l'histoire? J'avoue qu'après avoir écouté avec la plus grande attention son intéressante lecture, je suis loin d'être convaincu de l'exactitude de sa doctrine.

M. Pruner-Bey a trouvé parmi les momies de l'époque la plus reculée des crânes qui lui paraissent appartenir à la race berbère. Je ne contesterai pas son interprétation, mais ces crânes sont-ils nombreux? On trouve dans les tombeaux de la même époque des crânes provenant de plusieurs autres races; notre collègue nous les a décrits avec soin, et je me demande sur quoi il s'est basé pour découvrir, parmi ces divers types, celui de la race civili-

satrice. J'ai cru comprendre qu'il a donné la préférence à celui qui lui a paru le plus semblable à celui des Egyptiens modernes, coptes ou fellahs ; mais il faudrait savoir d'abord quels sont, suivant lui, dans la population de l'Égypte actuelle, les purs représentants de l'ancienne race égyptienne : je pensais pour ma part que c'étaient les fellahs, mais il me semble que notre collègue admet que ce sont les coptes. Je le prierai de me donner sur ce point quelques explications.

Je ne le suivrai pas dans tous les détails de son argumentation ; mais quand je compare la civilisation égyptienne à l'état présent et passé des peuples berbères, qui n'ont jamais pu sortir de la barbarie, quoiqu'ils aient été souvent en contact avec des peuples civilisés, je ne puis me ranger à l'opinion de M. Pruner-Bey, qui voit en eux les civilisateurs de l'Égypte. S'il fallait chercher hors de la vallée du Nil l'origine de la civilisation égyptienne, je la trouverais bien plutôt en Asie, dans l'Inde, par exemple, et il est bien certain d'ailleurs que les Egyptiens avaient des relations beaucoup plus fréquentes avec les peuples asiatiques qu'avec ceux de la Lybie.

M. PRUNER-BEY. Je remercie M. Perier d'avoir bien voulu juger mon travail digne de son attention. L'opinion que j'ai émise diffère assez de celles qui ont eu cours jusqu'ici pour que j'aie dû m'attendre à soulever de nombreuses objections, mais je répondrai d'abord que mes recherches reposent sur les deux bases les plus sûres, sur l'anatomie et sur la linguistique. Il y a vingt ans que j'étudie les crânes authentiques des anciens Egyptiens ; j'en ai examiné et mesuré un grand nombre, soit en Égypte, soit au Muséum d'histoire naturelle, je les ai comparés sur place aux dessins et aux peintures des plus anciens monuments. C'est ainsi que j'ai appris à bien connaître le type fin, et à le considérer comme

celui de la race à laquelle l'Égypte a dû sa civilisation. Il s'agissait dès lors de déterminer cette race : pour cela, j'ai comparé le type fin avec celui des trois groupes de races qui ont pu pénétrer en Égypte, savoir : les races sémitiques, les races aryennes ou indo-germaniques, et les races lybiennes ou berbères, et j'ai trouvé que le type berber est celui qui s'en rapproche le plus. Quoique les Hindous et les Arabes présentent plus d'une ressemblance avec le type fin des anciens monuments, ils en diffèrent par plusieurs caractères, et ce type ne ressemble entièrement qu'à celui des races berbères.

La linguistique m'a fourni une autre preuve tout aussi claire. L'ancienne langue égyptienne n'a aucune analogie avec les langues de l'Asie, sémitiques ou aryennes, tandis qu'elle présente avec les langues berbères des ressemblances frappantes.

Je n'ai pas conclu de là que les anciens Égyptiens fussent exactement les mêmes que les Berbers de nos jours ; j'ai dit seulement que c'étaient des peuples de même race, ou si l'on veut des races d'un même groupe. Il n'y a pas de raison pour que ces peuples de souche berbère, séparés les uns des autres depuis un grand nombre de siècles, soient plus semblables entre eux au physique et au moral que ne le sont les Hindous, les Germains, les Hellènes, peuples de souche aryenne, ou les Arabes, les Phéniciens, les Juifs, peuples de souche sémitique. Sous l'influence du temps, des climats, des conditions sociales, des différences s'établissent, mais l'unité du type est toujours reconnaissable. Je ne suis donc pas ébranlé par l'objection de M. Perier, qui oppose la haute civilisation des anciens Égyptiens à la barbarie des autres peuples berbères. Ne trouvons-nous pas de pareilles inégalités chez les Sémites ? Ne savons-nous pas que certains peuples sémitiques sont toujours restés

nomades, tandis que d'autres ont joué un rôle important dans la civilisation du monde?

Il ne faut pas croire d'ailleurs que les peuples berbères du nord-ouest de l'Afrique aient toujours été des barbares grossiers. L'agriculture florissait chez eux dans l'antiquité, car les Romains ont emprunté à leur langue un grand nombre de termes d'agriculture.

M. Perier me demande si c'est parmi les coptes ou les fellahs que j'ai trouvé les représentants modernes du type fin monumental. Il paraît admettre par conséquent qu'il y a une différence essentielle entre les coptes et les fellahs.

C'est une erreur que la plupart des auteurs ont commise ; mais il n'y a entre ces deux populations qu'une seule différence, c'est que les Coptes sont plus purs que les fellahs. Ceux-ci ont subi de nombreux mélanges, surtout depuis la conquête arabe ; mais, malgré ces croisements, il y a parmi eux beaucoup d'individus qui représentent encore soit le type fin, soit le type grossier des anciens monuments, et tous ceux-là sont exactement semblables aux coptes. La ressemblance est si parfaite, qu'on les confondrait sans cesse, n'était le turban blanc du fellah et le turban bleu du copte.

M. PERIER. M. Pruner-Bey est certainement plus compétent que moi sur ce point ; il parle d'après ce qu'il a vu, et je ne puis parler que d'après le témoignage d'autrui. Or, tous les auteurs que j'ai lus représentent les coptes, comme des hommes grands, forts, massifs, ressemblant assez bien à ce que notre collègue appelle le type grossier. La description des fellahs, au contraire, se rapproche de celle du type fin. Les coptes habitent les villes, travaillent dans les bureaux ; les fellahs sont des agriculteurs attachés à la glèbe. Tout le monde s'accorde à considérer ces deux populations comme essen-

tiellement différentes par leur origine, non moins que par leur état actuel. Je rappellerai en particulier que, suivant M. Jomard, les fellahs sont seuls de race pure, tandis que les coptes sont issus du mélange de toutes sortes de races : persans, assyriens, grecs, romains, etc. Cette opinion du vénérable savant est diamétralement opposée à celle que M. Pruner-Bey vient d'émettre, puisque, suivant lui, ce sont, au contraire, les fellahs qui sont croisés, et les coptes qui sont de race pure.

M. PRUNER-BEY. Je maintiens qu'il n'y a d'autre différence ethnique entre les fellahs et les coptes que celle que j'ai indiquée. Sous le rapport des mœurs et des professions, il est bien vrai que, dans la basse Egypte, la plupart des coptes habitent les villes ; mais, dans la haute Egypte, il y a des milliers de coptes qui cultivent la terre, comme les fellahs. Le copte que M. Perier vient de décrire est le copte du type grossier ; c'est le plus connu, c'est presque le seul que mes prédécesseurs aient observé, parce qu'ils n'ont pas étudié les femmes. Il y a des choses qu'on ne peut deviner ; le grand Champollion lui-même, malgré tout son génie, a mal connu, mal décrit les coptes, parce qu'il n'a vu que les hommes, parce qu'il n'a pu pénétrer dans les harems, où ma qualité de médecin m'a fait admettre. J'ai pu m'assurer ainsi que le type fin des anciens Egyptiens, assez rare chez les coptes du sexe masculin, est au contraire très-commun chez les femmes. On sait que, dans beaucoup de cas, les caractères typiques se conservent surtout dans le sexe féminin. C'est ce qui a eu lieu chez les coptes, pour le type fin.

La plupart des coptes des deux sexes que j'ai pu observer, et j'en ai vu un très-grand nombre, présentent, à l'état de pureté, soit le type grossier, soit le type fin. On trouve également, chez les fellahs, des représentants

purs de ces deux types ; mais il faut les chercher au milieu d'un grand nombre d'autres types purs ou mélangés, qui forment la plus grande partie de la population des fellahs.

Le copte seul a conservé la langue de l'ancienne Egypte ; c'est lui qui représente le pur Egyptien de l'époque primitive, avec les deux types fin et grossier qui existaient alors et qui sont figurés sur les anciens monuments. C'est la femme copte qui reproduit dans toute sa beauté le type fin monumental ; mais ce type fin, je le répète, n'est pas exclusivement propre à la femme ; il se retrouve çà et là, parfaitement pur, chez quelques coptes du sexe masculin.

Lorsque Lepsius fit sa célèbre exploration en Egypte, il me fit l'honneur de venir me voir. Cet ancien type égyptien, que vous avez si bien étudié, lui dis-je, je puis vous le montrer vivant. Je le conduisis dans mon antichambre, où il resta stupéfait d'étonnement lorsqu'il se trouva en face d'un négociant copte, de Kava, qui venait me consulter, et en qui se trouvaient réunis, dans toute leur pureté, tous les caractères du type fin monumental.

Un mot maintenant sur l'hypothèse asiatique. M. Perier paraît croire que la civilisation égyptienne est venue de l'Inde. Non-seulement il n'en existe aucune preuve, mais encore on peut prouver que la civilisation égyptienne est la plus ancienne de toutes, et si elle a précédé toutes les autres, il faut bien admettre qu'elle est née en Egypte.

M. PERIER. Je comprends difficilement qu'un homme comme Champollion ait si longtemps étudié le présent et le passé de l'Egypte sans avoir bien connu les coptes, sans avoir pu découvrir leur véritable type.

M. Pruner-Bey nous dit qu'il n'y a pas de preuve que la civilisation égyptienne soit originaire de l'Inde. Je ne prétends pas que cette preuve existe ; j'ai dit seulement

que les anciens Egyptiens avaient bien plus de relations avec l'Inde qu'avec la Lybie, et que si l'on attribuait la civilisation de l'Égypte à une origine étrangère, l'hypothèse indienne serait bien plus vraisemblable que l'hypothèse de M. Pruner-Bey.

M. Broca. Il me semble que la principale difficulté de cette discussion vient de ce que nos collègues n'ont pas suffisamment distingué les deux questions suivantes : Quelle est la race primitive de l'Égypte ? Quelle est la race civilisatrice ? Il est possible que ces deux races n'en fassent qu'une ; mais il est possible aussi que ce soient deux races différentes. M. Pruner-Bey a cru trouver que la plus ancienne race de l'Égypte était de souche berbère ; j'y reviendrai tout à l'heure ; mais il en a conclu que c'était cette race qui avait civilisé l'Égypte : c'est possible ; mais il est possible aussi qu'il en soit autrement. Quand même il serait certain que le type berber prédomine sur les monuments et dans les sépultures de l'époque antérieure à celle des Hyksos ; quand même il serait démontré que l'Égypte subissait la domination de la race berbère lorsqu'elle s'est civilisée, il n'en résulterait nullement que sa civilisation eût été l'œuvre de cette race. L'Europe occidentale était sous la domination de ses conquérants germaniques, lorsque commença, au moyen âge, le mouvement qui a abouti à la Renaissance, et, plus tard, à la grande civilisation moderne ; on sait pourtant que ce ne fut pas l'aristocratie conquérante qui fut l'initiatrice de la civilisation ; on sait, au contraire, qu'après avoir éteint les lumières au cinquième et au sixième siècle, elle continua, pendant les siècles suivants, à tenir en mépris les choses de l'intelligence.

Et répondant à M. Pruner-Bey, M. Perier a invoqué un argument pressant contre l'hypothèse de la civilisation berbère.

Je partage le doute qu'il a émis, sans avoir, pour me prononcer, la même compétence que lui; mais je lui ferai remarquer qu'il n'a réfuté que la moitié de la doctrine de M. Pruner-Bey. Lors même qu'il aurait démontré, par exemple, que la civilisation d'Égypte est venue de l'Inde, il n'en résulterait nullement que la race qui a fourni le type fin des monuments et des tombeaux ne fût pas de souche berbère.

Je pense donc que la question doit être divisée. C'est seulement pour faire sentir la nécessité de cette division que j'ai demandé la parole. Qu'il me soit permis de dire pourtant que, sans adopter entièrement l'opinion de M. Pruner-Bey, j'ai trouvé dans sa communication un intérêt tout particulier.

Je n'ai pas le bonheur d'être égyptologue; mais l'origine de cette civilisation égyptienne, qui nous étonne encore après tant de siècles, m'a bien des fois préoccupé, et j'ai lu, autant que je l'ai pu, sur ce sujet, les ouvrages qui étaient à ma portée. Il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que, de tous les monuments dont la date est connue, ceux de l'Égypte sont de beaucoup les plus anciens. Ce fait suffit, il me semble, pour permettre de dire, jusqu'à nouvel ordre, que la civilisation égyptienne paraît antérieure à toutes les autres, et, en particulier, à celle de l'Inde ou de l'Assyrie. Je sais bien que cette conclusion n'est pas absolument rigoureuse. Il serait possible, par exemple, que l'Inde eût fourni à l'Égypte les premiers éléments de sa civilisation, et que les Égyptiens, dépassant ensuite leurs instituteurs, eussent, longtemps avant eux, fixé leurs annales sur la pierre. Cette hypothèse a eu et a encore de nombreux partisans; ils se basent surtout sur certaines analogies de mœurs, de croyances, de connaissances, d'art et de langage, qui établissent l'existence de relations très-

anciennes entre les Egyptiens et les peuples asiatiques. M. Pruner-Bey, en réfutant l'argument basé sur les analogies de langage, n'a pas nié les autres analogies, qu'on a pu exagérer, mais qui, néanmoins, paraissent réelles. J'admets donc qu'il y a eu très-anciennement des points de contact et comme une sorte de rayonnement d'idées entre l'Egypte et l'Asie. Mais, quoique privé des lumières spéciales que donne une étude approfondie de l'archéologie, de la philologie et de l'histoire, il m'a toujours paru que tous les faits s'expliquent bien mieux lorsqu'on place en Egypte le premier foyer de ce rayonnement, que lorsqu'on adopte l'hypothèse inverse. J'ai donc été très-heureux d'entendre M. Pruner-Bey soutenir, avec l'autorité de ses vingt ans de travaux et de recherches, que la civilisation de l'Egypte est née dans la vallée du Nil.

J'ai déjà dit que son argumentation m'avait paru moins rigoureuse lorsqu'il a attribué cette civilisation à l'initiative de la race berbère; mais ce n'est pas là ce qui me préoccupe le plus. Le point capital, à mon avis, des recherches de M. Pruner-Bey, c'est le rapprochement qu'il a établi entre le type fin des plus anciens monuments de l'Egypte et celui des races berbères; si ce rapprochement se confirme, il sera permis d'en conclure que l'Egypte a reçu les Berbères sur son sol, soit primitivement, soit du moins avant la période historique.

J'accueille cette idée avec d'autant plus de plaisir qu'il y a longtemps déjà que, pour ma part, j'y avais été conduit par des considérations d'un ordre tout différent.

Je suis polygéniste; je crois à la multiplicité des origines du genre humain. Chaque grande région du globe a sa faune et sa flore, et les naturalistes modernes admettent avec raison qu'il y a eu pour les animaux, comme pour les végétaux, plusieurs foyers de création. Or, je suis de ceux qui pensent que ce principe général est

applicable aux grands groupes qui composent le genre humain.

D'un autre côté, si l'on fait abstraction des migrations connues, et de quelques détails ethnologiques qui paraissent être sous la dépendance de migrations antérieures aux plus anciens souvenirs ; si l'on cherche ainsi à déterminer l'état de la population du globe dans les temps primitifs, on trouve que les grandes régions géographiques ont eu leurs races d'hommes, comme elles ont eu leurs espèces animales et végétales, et que les races de chaque région, quoique pouvant présenter des différences assez notables, gravitent, pour ainsi dire, autour d'un type commun ; c'est ce qui a permis à certains classificateurs de donner aux principaux groupes des races humaines des noms empruntés à la géographie. Cette répartition primordiale des types et des races dans les grandes régions du globe est en rapport évident avec la distribution actuelle des terres et des mers qui les séparent ; mais elle devient plus frappante encore, si l'on tient compte des révolutions lentes ou rapides de la mer, et des changements qu'a pu subir, à des époques plus ou moins éloignées, la configuration des continents. C'est là, sans doute, une question bien épineuse et bien obscure. On sait combien varient les opinions des auteurs sur les relations de continuité qui ont pu exister autrefois entre l'Europe et l'Afrique ; mais tout le monde reconnaît que la grande région des déserts, qui sépare l'Afrique septentrionale de la zone du Soudan, a été jadis une vaste mer ; il y a, en outre, de fortes raisons de croire qu'à cette époque reculée l'isthme de Suez était enseveli sous les flots, ainsi que la basse Egypte, et que l'Afrique du nord était séparée de l'Asie par un espace de mer suffisant pour isoler entièrement les hommes de ce temps-là.

Aussi haut qu'on puisse remonter dans l'histoire, on trouve les races berbères installées dans cette grande région de l'Afrique septentrionale qui s'étend sur le littoral de notre Méditerranée, depuis les confins de l'Égypte actuelle jusqu'à l'océan Atlantique, et qui comprend à la fois l'ancienne Lybie et la région de l'Atlas; voilà pourquoi ces races berbères, considérées comme autochtones, ont reçu les noms de *racés lybiennes*, de *racés atlantiques*.

Cela posé, la terre d'Égypte, terre d'alluvion plus récente que les deux régions primitives de l'Afrique, me paraissait avoir été le premier trait d'union entre ces deux régions, et, me plaçant au point de vue de l'hypothèse que je viens d'exposer, je m'étais dit que, puisque dans ces temps reculés les migrations ne pouvaient se faire que suivant la continuité des terres, la population de l'ancienne Égypte avait dû venir non de l'Asie, mais de l'Afrique du nord, ou de l'Afrique du sud, ou plus probablement de ces deux régions à la fois; et comme il était évident, d'après les figures monumentales, d'après les têtes des momies, que la majorité des anciens Égyptiens n'étaient pas des nègres, je m'étais arrêté à cette idée que les races du nord, c'est-à-dire les races berbères, avaient dû constituer sinon l'élément primordial, du moins l'élément le plus important de la population de l'Égypte.

Cette idée, toute théorique, qui reposait sur des bases plus ou moins contestables, n'était pour moi qu'une hypothèse, et je ne me serais point permis de la manifester, sachant bien qu'en pareille matière l'observation directe et l'étude des faits peuvent seules fournir des arguments réellement scientifiques. J'aurais pu, il est vrai, invoquer l'opinion de quelques auteurs, comme Ritter et Thompson, qui, se basant sur d'autres inductions,

avaient supposé que la première population de l'Égypte était d'origine lybienne ou berbère; mais leurs arguments n'étaient pas plus directs que les miens. Aujourd'hui, grâce à M. Pruner-Bey, la question vient d'entrer dans une nouvelle phase. Notre collègue apporte un argument anatomique tiré de l'étude des crânes des plus anciennes momies. Je ne prétends pas qu'il ait définitivement résolu le problème; mais il l'a fait reposer sur sa véritable base; la lumière pourra se faire maintenant, et lorsque cette première question sera jugée, lorsqu'on aura déterminé les éléments ethniques de la population qui occupait l'Égypte avant l'arrivée des Asiatiques, on pourra, avec quelque sécurité, chercher quelle fut la race qui eut la gloire de fonder la plus ancienne de toutes les civilisations connues.

M. PERIER. M. Broca nous invite à diviser la question, et nous fait remarquer que la recherche de la race primitive ou autochtone ne doit pas être confondue avec celle de la race civilisatrice, je lui répondrai que, pour ma part, je n'ai pas fait cette confusion. Je n'ai pas abordé la question des autochtones; je ne remonterai donc pas avec lui aux époques antérieures aux dernières révolutions des mers. Il est probable que, dans ces temps reculés, les races noires débordaient encore les tropiques et occupaient toute l'Afrique septentrionale. Je n'ai voulu parler que des temps beaucoup plus rapprochés de nous, où la civilisation est née.

J'ai cité l'hypothèse asiatique pour l'opposer à celle de M. Pruner-Bey; mais, pour ma part, je n'adopte ni l'une ni l'autre; je suis disposé à croire, au contraire, que la civilisation de l'Égypte et la race égyptienne sont autochtones. Ce n'était ni de l'orient, ni de l'occident, mais du sud que les Égyptiens faisaient venir leur civilisation. Celle-ci a d'abord descendu le Nil, puis l'a re-

monté; mais ces oscillations du sud au nord et du nord au sud, loin de dénoncer une origine étrangère, tendent à montrer, au contraire, que la civilisation est née et a grandi sur les bords du Nil.

M. PRUNER-BEV. Je ne puis admettre cette dernière opinion de M. Perier. On croyait encore, il y a vingt ans, que la civilisation était descendue en Egypte, du sud au nord, suivant le cours du Nil. Mais il est bien démontré aujourd'hui que Thèbes est moins ancienne que Memphis, et que la civilisation, par conséquent, a dû remonter le cours du Nil.

M. PERIER. C'est vrai; mais il est certain aussi que Thèbes a été bâtie avec des pierres provenant de monuments beaucoup plus anciens, dont on ignore l'origine, et qui paraissent antérieurs à la fondation de Memphis.

M. LE PRÉSIDENT. Conformément à la décision prise au commencement de la séance, je déclare les vacances ouvertes. La prochaine séance aura lieu le 7 novembre 1861.

La séance est levée à six heures.

Le secrétaire : P. BROCA.

43^e SÉANCE. — 7 Novembre 1861.

Présidence de M. BÉCLARD.

Le proces-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le docteur Halléguen, membre associé national à Chateaulin (Finistère), assiste à la séance.

M. le président a le regret d'annoncer à la Société que son président de l'année dernière, M. Geoffroy-Saint-